



HAL
open science

Sociologie et statistique, d'Auguste Comte à Pierre Bourdieu

Julien Duval

► **To cite this version:**

Julien Duval. Sociologie et statistique, d'Auguste Comte à Pierre Bourdieu. *Revista Brasileira de Sociologia*, 2024, 12, 10.20336/rbs.1001 . hal-04647573

HAL Id: hal-04647573

<https://hal.science/hal-04647573v1>

Submitted on 15 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

Version publiée :

« Sociologie et statistique, d'Auguste Comte à Pierre Bourdieu : une tradition française ? »/
Sociologia e estatística de Auguste Comte a Pierre Bourdieu : uma tradição francesa ? », trad. Rodrigo
da Rosa Bordignon, *Revista brasileira de Sociologia*, vol. 12, 2024.

Version française : <https://rbs.sbsociologia.com.br/index.php/rbs/article/view/1001>,
<https://rbs.sbsociologia.com.br/index.php/rbs/article/view/1001/475>
<https://doi.org/10.20336/rbs.1001>

Version portugaise (Traduction en portugais par) : « Sociologia e estatística de Auguste
Comte a Pierre Bourdieu uma tradição francesa? » :
<https://rbs.sbsociologia.com.br/index.php/rbs/article/view/1002/474>

Julien Duval

Sociologie et statistique, d'Auguste Comte à Pierre Bourdieu : une tradition française ?

Si l'œuvre de Pierre Bourdieu a connu une diffusion internationale importante, elle se caractérise par un usage singulier des statistiques qui suscite régulièrement, hors de son pays d'origine (mais aussi parfois à l'intérieur de celui-ci), l'étonnement parce qu'elle ne coïncide pas avec les pratiques habituelles qui sont associées, à l'échelle internationale, à la sociologie « statistique » ou « quantitative ». En plus d'utiliser une technique statistique qui, d'origine française, reste peu connue, Bourdieu accorde, par exemple, une attention peu commune aux opérations de codage et de catégorisation statistiques, intègre à des analyses statistiques des résultats issus d'enquêtes ethnographiques... Une clé de compréhension de cet usage original des statistiques se situe, dans l'inscription de Bourdieu dans une tradition sans doute assez spécifique à la sociologie française, et en un sens aussi ancienne que celle-ci. Ce texte s'emploie à mettre en évidence cette « tradition » originale mais assez méconnue, ou assez rarement perçue comme telle, même en France¹. Cette tradition essaie d'échapper à l'alternative habituelle de la défense inconditionnelle des statistiques et de sa critique systématique – au motif, par exemple, que la statistique manquerait de hauteur théorique ou serait un instrument grossier, ou encore intrinsèquement conservateur – que produisent les oppositions, prégnantes en sociologie entre partisans d'une sociologie théorique et partisans d'une sociologie empirique et, au sein de ces derniers, entre partisans d'une sociologie exclusivement quantitative et partisans d'une sociologie recourant exclusivement à des entretiens, à des méthodes ethnographiques ou à l'analyse documentaire. Elle regarde les statistiques comme un outil potentiellement précieux, puissant et parfois irremplaçable, mais à la condition que l'usage qu'on en fait s'accompagne d'une réflexion à leur sujet. Un moyen d'exprimer l'unité de cette tradition consisterait à faire appel à la notion de réflexivité : cette tradition plaide pour un usage *réflexif* des statistiques en sociologie, c'est-à-dire un usage qui intègre une réflexion *sociologique* sur les statistiques, sur les limites de cet outil, sur ce que signifie et implique le fait d'y recourir en sociologie. Ainsi formulé, cet appel à la réflexivité peut paraître abstrait, voire gratuit. Pour essayer de le rendre plus concret, les pages qui suivent entreprennent de contextualiser les textes de ce volume : en évoquant les circonstances dans lesquelles ils ont été écrits et les débats dans lesquels ils s'inscrivent, on peut espérer mieux comprendre pourquoi leurs auteurs ont éprouvé le besoin de défendre la position qui est la leur. Ce travail de contextualisation conduit à s'immerger dans le contexte français et, du même coup, à poser la question de savoir si cette tradition est l'expression seulement de spécificités françaises ou si elle a des enjeux plus larges.

Mathématique sociale et sociologie

¹ Il convient en effet de préciser que, si cette tradition existe et a un certain poids dans la sociologie française, les sociologues français ne s'en réclament pas tous et ceux qui en participent s'en réclament rarement explicitement.

Pour comprendre cette tradition, il est utile de remonter dans le temps et d'évoquer la diffusion dans la langue française du mot « statistique ». Le mot s'impose à la fin du XVIII^e siècle. Ce qu'il désigne est alors d'apparition assez récente. D'un côté, le développement du capitalisme, et notamment des mécanismes d'assurance, pousse les mathématiciens à s'interroger sur la *probabilité* de certains événements, en particulier des « risques » couverts par les systèmes d'assurance. D'un autre côté, la construction de l'État (les mots « État » et « statistique » ont la même origine) s'accompagne d'un effort pour réunir des connaissances chiffrées sur le pays, en particulier sa population et sa richesse qui conditionnent l'armée de réserve et les impôts que le pouvoir royal peut lever. Le mot « statistique » comporte en français un certain flou (qui se retrouve, par la force des choses, dans les textes traduits dans ce livre). Il désigne parfois les données chiffrées qui, peu à peu, sont produites dans des domaines très variées (économie, démographie, médecine, ...), parfois la branche des mathématiques qui produit des outils pour exploiter ces données. En français, le mot est souvent employé au singulier dans le premier sens (« la statistique ») et au pluriel dans le second sens (« les statistiques ») mais il ne s'agit pas d'une règle absolue.

La fin du XVIII^e siècle est un moment important dans l'histoire de la statistique, comme dans l'histoire des relations entre statistiques et sciences sociales. C'est que deux phénomènes relativement indépendants s'accélèrent alors². D'une part, des mathématiciens, notamment Pierre-Simon de Laplace, approfondissent la théorie des probabilités qui permet de développer des outils utiles dans des domaines du savoir confrontés à des phénomènes marqués par des formes d'incertitude. D'un autre côté, la monarchie, fragilisée à la veille de la Révolution française, est brièvement tentée par une forme de réformisme politique qui s'appuierait sur une connaissance chiffrée et précise du pays. Condorcet se situe à l'intersection de ces deux mouvements : il s'est fait connaître par des travaux mathématiques et il travaille, à la veille de la Révolution française, pour l'un des ministres les plus « réformateurs ». Il prône peu à peu le développement d'une « la mathématique sociale » qui exploiterait le volume croissant de données numériques produites sur des sujets économiques et sociaux à l'aide des nouveaux instruments mathématiques, en particulier ceux de Laplace.

Cette « mathématique sociale » qui représente l'une des premières tentatives d'établir une « science sociale » a suscité, de la part d'une figure importante dans l'histoire de la sociologie en France, Auguste Comte, une réaction très intéressante³ parce qu'elle peut paraître fondatrice de la tradition sociologique à laquelle cet article est consacré. Comte a un haut niveau de formation en mathématique mais il est très critique sur les mathématiciens dominants de son temps et sur tout ce qui lui apparaît comme des prolongements de l'œuvre de Laplace. Il exprime de fortes réserves sur la « mathématique pure » et les applications des mathématiques dans les différentes sciences. Il qualifie, avec constance le long de son œuvre, l'application du calcul des probabilités aux domaines économiques et sociaux de « puérile et déplacée », « vaine », « sophistique », « aberrante », ...⁴. Il n'a jamais rédigé une critique systématiquement argumentée mais ses objections tiennent, entre autres, au fait que ce que les mathématiciens appellent « probabilité » comporte souvent une part irréductible de subjectivité. Il considère aussi que les applications de la théorie des probabilités débouchent sur des résultats pauvres, « triviaux » ; le décalage entre la sophistication des instruments mis en œuvre et des résultats sociologiquement parfois très limités sera, aux époques ultérieures,

² Sur ce qui suit, voir Johan Heilbron, *Naissance de la sociologie*, Marseille, Agone, « Banc d'essai », en particulier pp. 183-205 et 229-266.

³ Sur cette réaction et les points qui suivent, voir Johan Heilbron, *Naissance...*, *op. cit.*, pp. 304-314.

⁴ Pour un exposé détaillé des jugements de Comte sur ces questions, voir Ernest Coumet, « Auguste Comte. Le calcul des chances, aberration radicale de l'esprit mathématique », *Mathématiques et sciences humaines*, n°162, 2003 [En ligne : <http://msh.revues.org/2889> ; DOI : 10.4000/msh.2889].

un argument régulièrement mis en avant par les adversaires ou les critiques de la « sociologie quantitative ».

Mais les réserves de Comte sont très compréhensibles dans le cadre de son « épistémologie différentielle »⁵. Comte établit une hiérarchie des sciences. Des mathématiques à la sociologie, en passant par l'astronomie, la physique, la chimie et la biologie, elle mène des sciences les plus anciennes aux plus récentes, de celles qui ont précocement accédé à « l'état positif » à celles qui ne l'ont pas encore atteint, des sciences dont l'objet est relativement simple à celles qui ont les objets les plus complexes. Pour Comte, l'absence de continuité entre l'organique et l'inorganique, entre la nature morte et la nature vivante, entre le règne végétal et le règne humain, exclut la possibilité d'une épistémologie unique. Une science nouvelle comme la sociologie naissante ne peut pas reposer sur de seuls emprunts à des sciences qui l'ont précédée, lesquelles par ailleurs, étant plus établies, sont tentées d'exercer une forme de tutelle et de domination sur elle. Si Comte crédite et salue l'un des fondateurs du calcul des probabilités (Jacques Bernouilli) d'avoir « conçu *le premier cette pensée générale de rendre par là positives les principales théories sociales* »⁶, il ne peut que rejeter un projet qui, comme celui d'une « mathématique sociale », réduit la sociologie au statut d'application ou de branche d'une science antérieure. C'est, on le sait, pour affirmer l'autonomie nécessaire de la nouvelle discipline, que Comte se met à appeler cette dernière « sociologie », et non plus « physique sociale », comme il le faisait jusqu'alors et comme commence à le faire dans les années 1830 Adolphe Quetelet, un astronome belge, marqué par sa discipline d'origine.

Quetelet est une figure importante. Aux yeux de Comte, Quetelet procède à une sorte d'extension aux faits sociaux des travaux de Laplace. Sa « physique sociale » est cependant un peu différente de la « mathématique sociale » de Condorcet. Elle n'est en effet pas seulement le produit des développements de la théorie des probabilités, mais aussi d'une période un peu plus tardive : au XIX^e siècle, l'accumulation de données statistiques s'accélère encore et fait apparaître des régularités peu perceptibles à « l'œil nu » que l'on soupçonnait à peine jusqu'alors. La forte constance, dans une formation sociale donnée, du nombre annuel de suicides est l'une des régularités dont les savants prennent conscience à mesure que les données statistiques deviennent plus nombreuses. La forme de la distribution, dans une grande population, d'un attribut comme la taille en est une autre : les individus tendent à se répartir de façon régulière – et symétrique – autour d'une taille moyenne, la proportion des personnes d'une taille donnée étant d'autant plus faible que cette taille est plus éloignée de la taille moyenne. Il s'agit de ce qui sera appelé « distribution normale » à partir du XX^e siècle. Au temps de Quetelet, on parle de « courbe des erreurs ». L'expression souligne l'emprunt aux sciences de la nature : la taille dans une population se distribue comme les erreurs de mesure lorsque l'astronome ou le physicien multiplie les mesures, toutes imparfaites, d'une même grandeur (le poids d'un corps). Faisant l'hypothèse que l'ensemble des attributs humains (physiques – taille ou poids -, mais aussi moraux – propension au suicide, au mariage, ... -) se distribuent autour d'une valeur moyenne, Quetelet avance la fiction heuristique d'un « homme moyen » qui, dans une société donnée, aurait les attributs « moyens » enregistrés dans la population. Les individus réels seraient des réalisations imparfaites de cet « homme moyen ». On comprend que Comte se démarque de la « physique sociale » de cet astronome de formation : elle procède à une transposition aux sciences morales d'une théorie physique (celle qui a trait aux erreurs de mesure) et de la mécanique céleste de Laplace⁷.

Il fallait préciser, même rapidement, en quoi elle consiste pour comprendre les traces qu'elle a laissées chez Durkheim. Durkheim s'inscrit, et sur des points majeurs, dans la

⁵ Voir Johan Heilbron, *Naissance de la sociologie, op. cit.*

⁶ La citation est relevée par Emile Coumet, *loc. cit.*

⁷ Sur ce dernier point, voir Johan Heilbron, *Naissance..., op. cit.*, p. 240.

continuité de Comte. Chez lui aussi, l'emploi du mot de « sociologie » est délibéré (même si, le contexte ayant changé, c'est d'abord à l'égard des « sciences morales et politiques » très spéculatives et conservatrices qu'il prend sens⁸) et l'ambition de fonder une discipline dotée d'un objet et d'une logique propre est évidemment centrale. Mais Durkheim fait une place importante aux régularités statistiques. Les premières pages de son livre sur le suicide s'appuient sur un constat très proche de ceux que faisait Quetelet. Elles reposent sur un tableau qui comptabilise année par année, le nombre de suicides enregistrés dans six pays d'Europe entre 1841 et 1872⁹ et qui met en valeur que ce nombre s'avère « constant pendant de longues périodes de temps », tout comme les écarts entre les pays. Durkheim toutefois n'en tire pas, comme Quetelet, de conclusions sur le penchant au suicide d'un « homme moyen ». Il y voit la manifestation de la dimension proprement sociale du suicide : si le nombre de personnes qui se suicident varie si faiblement d'une année sur l'autre, c'est qu'il a une dimension supra-individuelle, c'est qu'au-delà des « conditions qui peuvent entrer dans la genèse des suicides particuliers », une nécessité sociale est à l'œuvre. Le taux de suicide dans un groupe social est l'expression d'un « courant suicidogène » comparable à la gravitation ou au courant électrique : il ne s'observe pas à l'œil nu mais la statistique en enregistre les effets.

La constance du taux de suicide atteste que le suicide répond à la définition du « fait social » posée dans *Les Règles de la méthode sociologique* : il se présente comme une « réalité *sui generis* » irréductible à ses manifestations individuelles. L'étude sociologique du suicide repose beaucoup, dans le livre, sur l'étude des variations, selon les groupes sociaux, de ce taux de suicide, à l'aide de la méthode des « variations concomitantes » également présentée dans *Les Règles de la méthode sociologique*. De façon générale, on sait que *Le Suicide* est une mise en œuvre et une illustration des « règles de la méthode sociologiques » formulées trois ans plus tôt, et l'on pourrait s'en tenir à ces éléments bien connus : la « méthode sociologique » de Durkheim considère la statistique comme un instrument privilégié, et même unique, pour atteindre et étudier les « faits sociaux ». Elle est un substitut à l'expérimentation pratiquée dans les sciences de la nature. Remi Lenoir note que dans son premier article scientifique, « Suicide et natalité. Etude de statistique morale », Durkheim place déjà beaucoup d'espoirs dans les données numériques à caractère démographique pour « atteindre avec sûreté les phénomènes de la vie domestique, alors même qu'ils n'ont pas pris une forme juridique ».¹⁰

Au XX^e siècle, la « sociologie quantitative » d'origine anglophone s'est parfois réclamée de Durkheim. Inversement, les adversaires de cette sociologie statistique ont parfois érigé Durkheim en symbole d'une sociologie objectiviste incapable de se défaire de modèles (et de procédés comme la mathématisation) empruntés aux sciences de la nature. La place des statistiques dans la sociologie durkheimienne est pourtant plus subtile. Pratiquement exempte de toute donnée numérique, la sociologie de la religion que Durkheim développe, certes surtout ultérieurement au *Suicide*, et qui débouche en 1913 sur *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, dissuade de voir en Durkheim un précurseur de ceux qui ont placé le salut de la sociologie dans la seule pratique statistique. Et Durkheim ne prône certainement pas une « mathématique sociale » : dans son livre sur le système éducatif français, il se montre très critique à l'égard de ceux qui considèrent qu'« une science ne mérite vraiment d'être appelée une science que dans la mesure où elle participe de la nature des mathématiques » ; il leur oppose que les « concepts [mathématiques] sont simples, pauvres en caractères et en éléments » et que, « de plus nous les avons construits nous-mêmes » ; ils sont incapables

⁸ Jean-Claude Chamboredon, *Émile Durkheim. Le social, objet de science. Du moral au politique ?* [1984], Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017, p. 22.

⁹ Émile Durkheim, *Le Suicide*, Presses universitaires de France, « Quadrige », 1995, p. 9.

¹⁰ Remi Lenoir, « Halbwachs : démographie ou morphologie sociale ? », *Revue européenne des sciences sociales*, n°129, 2004, pp. 200.

d'exprimer « des choses que nous ne connaissons que par l'expérience, choses du monde sensible ou du monde moral »¹¹.

Puissance et limite des statistiques

Au-delà des grands livres de Durkheim, la sociologie durkheimienne a produit une réflexion à la fois élaborée et originale sur les statistiques. Elle émane de « sociologues durkheimiens », pour utiliser la formule ordinairement employée pour désigner ces savants qui étaient séparés d'une petite génération de Durkheim et qui s'étaient pour partie formés, notamment à *L'Année sociologique*, à ses côtés. Un premier texte important aborde la question des statistiques : le long article que Paul Fauconnet et Marcel Mauss rédigent en 1901 pour une encyclopédie – on sait que Durkheim sans le cosigner y a directement contribué¹² – et qui est une sorte d'exposé synthétique des grands principes de la sociologie durkheimienne, en termes d'objet et de méthode. S'agissant des statistiques, Fauconnet et Mauss redisent le puissant instrument d'objectivation qu'elles constituent en sociologie, mais ils insistent, plus que ne le faisait Durkheim dans *Les Règles de la méthode sociologique*, sur les précautions que leur usage requiert. Ils expliquent que, lorsque, dans une recherche, on produit des données statistiques, il est impératif d'exposer « la façon dont on est arrivée aux données dont on se sert » et que, si l'on utilise des sources existantes, un examen critique préalable est aussi nécessaire que dans le cas d'un document historique¹³. Fauconnet et Mauss affirment avec force qu'« [...] en sociologie [pas plus] qu'en aucune autre science, il n'existe de faits bruts que l'on pourrait, pour ainsi dire, photographier ».

Mais c'est François Simiand (1873-1935) et Maurice Halbwachs (1877-1945) qui, une vingtaine d'années plus tard, se mettent à développer une réflexion approfondie sur les statistiques. Ces deux auteurs sont assez peu connus, même en France (où il s'est toutefois produit une « redécouverte » de Halbwachs, surtout à partir des années 1990), alors qu'ils sont avec Mauss les plus productifs des sociologues durkheimiens ayant survécu à la première guerre mondiale¹⁴. Ils poursuivent le travail de Durkheim pour la fondation et la reconnaissance de la sociologie, combattant les objections de principe opposées à la possibilité d'une science des phénomènes sociaux et plaidant pour une sociologie méthodique s'abstenant en particulier de raisonnements fallacieux. Simiand s'impose très tôt dans le groupe de *L'Année sociologique* comme le spécialiste de l'économie. Il critique vivement – mais connaît aussi très bien – la science économique de son temps qui prend un tour de plus en plus mathématisé. Sa grande recherche sur les salaires¹⁵ est essentiellement de type statistique. Il en va de même pour les travaux de Maurice Halbwachs qui portent sur la classe ouvrière, comme pour l'étude du suicide qu'il publie trente ans après celle de Durkheim¹⁶. Praticiens des statistiques, ils se tiennent au courant de l'avancée des travaux statistiques de leur temps et en rendent compte dans *L'Année sociologique* et dans d'autres périodiques. Ils écrivent aussi des réflexions générales sur les statistiques en sciences sociales. Durant l'entre-deux-guerres, ils fréquentent les sociétés savantes de statisticiens et sont actifs pour favoriser ou accélérer le développement de la statistique publique en France en matière économique et sociale. En matière de statistiques, leurs vues sont largement convergentes, même si, comme

¹¹ Émile Durkheim, *L'Évolution pédagogique en France*, Paris, PUF, « Quadrige », 2014, p. 168.

¹² Marcel Fournier, *Émile Durkheim (1858-1917)*, Paris, Fayard, 2007, p. 469-472

¹³ Marcel Mauss, *Essais de sociologie*, Paris, Le Seuil, « Points », 1971, p. 33.

¹⁴ Johan Heilbron, « Les métamorphoses du durkheimisme, 1920-1940 », *Revue française de sociologie*, 26(2), 1985, p. 203-237.

¹⁵ François Simiand, *Le Salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, 2 tomes, Paris, Félix Alcan, 1932.

¹⁶ Maurice Halbwachs, *La Classe ouvrière et les niveaux de vie* (1912), *L'Évolution des besoins dans les classes ouvrières* (1933), réédités in *Le Destin de la classe ouvrière*, PUF, « Le lien social », 2002 ; *Les Causes du suicide* (1930), Paris, PUF, « Le lien social », 2002.

le souligne Olivier Martin¹⁷, Halbwachs qui se présente comme un vulgarisateur de Simiand en matière de statistiques, apporte aussi des considérations originales.

Simiand et Halbwachs restent fidèles aux grandes convictions de Durkheim : les instruments statistiques peuvent être très puissants, et parfois « irremplaçables », dans le cadre d'une « sociologie positive » ; la statistique donne à voir des aspects des phénomènes sociaux qui sont invisibles, inaccessibles par d'autres voies et qui renvoient à leur dimension proprement sociale ; elle est le « seul moyen de reconnaître les régularités sociales ». Simiand ré-examine aussi de façon approfondie l'idée selon laquelle elle constitue pour les sciences sociales un équivalent de l'expérimentation. Comme l'expérimentation dans les sciences de la nature, elle permet de « remplacer un système complexe par un système simple¹⁸ ». Elle exige toutefois une « méthodologie spéciale¹⁹ » car le sociologue qui recourt à la comparaison statistique ne dispose pas du garde-fou qu'est « la vérification matérielle » pour le physicien ou le biologiste qui fait une expérience en laboratoire : « Si le physicien a éliminé des facteurs essentiels, le phénomène ne se produit pas. Ici, des chiffres se laissent toujours combiner avec des chiffres²⁰ ».

S'ils prolongent les intuitions et les thèses de Durkheim, Simiand et Halbwachs jugent parfois insuffisamment précautionneux l'usage des statistiques dans *Le Suicide*. Il faut souligner que ce ne sont pas de simples « disciples » (Halbwachs en particulier intègre à un cadre durkheimien des emprunts à la tradition marxiste ou à la psychologie et à Bergson). Surtout, pour ce qui est des statistiques, le contexte des années 1920 et 1930 diffère fortement de celui dans lequel avait été écrit *Le Suicide*. La production de données s'est encore améliorée – pour étudier le suicide, Halbwachs dispose de séries plus longues et de meilleure qualité que Durkheim trente ans plus tôt. Dans un contexte où la diffusion des statistiques s'accélère, il faut aussi désormais répondre au scepticisme qui se répand parallèlement et s'exprime par exemple dans l'argument selon lequel « la statistique prouve tout ou rien », argument que Simiand examine en 1922 dans *Statistique et expérience*²¹. D'autres changements majeurs tiennent aux faits que les instruments statistiques sont beaucoup plus nombreux et plus normalisés et que les sociétés savantes et les formations de statistique ont pris une importance qu'elles n'avaient pas à la fin du XIX^e siècle²². La Grande-Bretagne qui a donné naissance à une tradition statistique d'un autre type que la tradition francophone a aussi durablement affirmé son hégémonie²³. Là où Durkheim pouvait se contenter d'affirmer de façon générale le pouvoir des statistiques, Simiand et Halbwachs doivent se situer par rapport à des usages, désormais diversifiés et pour certains sophistiqués, des statistiques. Leur réflexion sur les statistiques s'inscrit dans un espace marqué en particulier, comme le rappelle notamment Remi Lenoir, la montée en puissance d'une « démographie pure » et d'une « économie mathématique » entourées de prestige²⁴. Leurs textes comportent des références explicites à des travaux de démographes (Kuczynski et Lotka) et d'économistes (Gibrat,

¹⁷ Olivier Martin, « Raison statistique et raison sociologique chez Maurice Halbwachs », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. n° 1, no. 1, 1999, p. 70.

¹⁸ François Simiand, *Statistique et expérience*, Paris, M. Rivière, 1922, p. 10.

¹⁹ *Ibid.*, p. 19.

²⁰ Maurice Halbwachs, « La statistique en sociologie », in *Classes sociales et morphologie*, Paris, Minuit, 1972, P. 338-339.

²¹ Voir François Simiand, *Statistique et expérience*, *op. cit.*

²² Sur l'importance du début du XX^e siècle dans la constitution de la statistique en discipline, voir notamment Alain Desrosières, *La Politique des grands nombres : Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte, 2^e éd. : 2000.

²³ Voir notamment Donald A. Mackenzie, *Statistics in Britain. The Social Construction of Scientific Knowledge. 1865-1930*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1981.

²⁴ Remi Lenoir, « Halbwachs sociologue ou démographe ? » in Christian de Montlibert (dir), *Maurice Halbwachs. 1877-1945*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1997, p. 49.

Fischer, Jevons) ou à des revues spécialisées dans la statistique ou les applications statistiques (*Metron* et *Econometrica*) de l'entre-deux-guerres.

Pour ces différentes raisons, les réflexions de Simiand et Halbwachs ne sont pas un simple développement des analyses de Durkheim. Halbwachs, par exemple, reste attaché comme Durkheim à l'indicateur qu'est la moyenne pour saisir la régularité des phénomènes sociaux, mais il recourt aussi, par exemple, à des indicateurs de dispersion. Il prend une position claire sur Quetelet dont il discute les travaux dans un mémoire universitaire de 1913²⁵ : il reconnaît son rôle dans le cheminement qui a permis l'émergence de la sociologie de Durkheim, mais lui reproche de confondre deux types différents de moyenne (la mesure moyenne de la taille d'un objet – qui pourrait être idéalement mesurée par un instrument de mesure parfait – et la taille moyenne dans une population – qui peut n'être réalisée en aucun individu) et, plus généralement, de transposer trop hâtivement aux faits sociaux des analyses empruntées à la physique et l'astronomie. Simiand, quant à lui, développe, une pratique de la statistique qui, par l'attention qu'elle prête au « phénomène se produisant²⁶ » et à l'observation des variations dans le temps des indicateurs statistiques, n'est plus tout à fait celle de Durkheim. Plus généralement, il prône et pratique un exercice ascétique de la statistique qui s'avère, selon ses mots, « ingrat, mais nécessaire » et passe par de multiples « essais, épreuves, contre-épreuves, recoupements²⁷ ».

Dans un contexte où les usages de la statistique se diversifient en des formes hiérarchisées, Halbwachs et Simiand plaident, non plus de façon générale pour la statistique, mais seulement pour des usages qui leur paraissent fondés. Ils sont souvent conduits, sinon à renverser la hiérarchie des statisticiens qui sont portés à placer au sommet les techniques les plus sophistiquées et les plus récentes, à souligner que les instruments de statistiques les plus élaborés ne peuvent produire que des résultats très pauvres lorsqu'ils sont appliqués à des données mal construites. Alors que le découpage des populations étudiées en catégories est souvent considéré par les statisticiens comme une tâche technique, il est, de leur point de vue, une étape lourde d'enjeux sociologiques.

Distinguer des catégories de population, c'est construire des groupes. La notion de groupe est un concept très important dans la sociologie de Durkheim, très attentive au fait que le groupe social peut constituer une réalité supérieure aux individus, dotée de consistance et d'une « conscience collective ». Pour Simiand et Halbwachs, les catégories statistiques ne sauraient être construites qu'en référence aux groupes sociaux constitués dans la réalité. En découpant par exemple des catégories d'âge sur un critère arithmétique, les démographes s'exposent à produire des résultats qui, quels que soient la sophistication des techniques utilisées, courent le risque de porter sur des « collections empiriques » arbitraires, des rassemblements d'individus dépourvus « d'intérêts et [de] préoccupations vraiment communes²⁸ » et pouvant même ne pas avoir conscience – ou sous forme tout autre que le statisticien – du critère qui les rapproche. « Tout comptage n'est pas une statistique²⁹ », mettent en garde Simiand et Halbwachs ; il ne saurait y avoir de bonne statistique qu'en référence à des « divisions sociales réelles » ou à des « ensembles réels et consistants ». Le découpage des catégories doit épouser, selon une formule que Simiand emprunte à un philosophe qu'il ne nomme pas³⁰, « les articulations de la réalité³¹ ». Conséquents, les deux

²⁵ Maurice Halbwachs, *La Théorie de l'homme moyen*. Essai sur Quetelet et la statistique morale, Paris, Alcan, 1913

²⁶ Voir François Simiand, *Statistique et expérience*, *op. cit.*, p. 39-43.

²⁷ *Ibid.*, p. 35.

²⁸ Maurice Halbwachs, « La statistique en sociologie », art. cité, p. 334.

²⁹ Voir François Simiand, *Statistique et expérience*, *op. cit.*, p. 14.

³⁰ Il s'agit peut-être de Bergson qui parlait souvent des « articulations du réel ».

³¹ *Ibid.*, p. 29.

sociologues reconnaissent que leur analyse débouche sur un « cercle vicieux³² » : il faut des connaissances préalables sur les groupes sociaux pour mettre en œuvre des opérations statistiques visant à accroître la connaissance de ces groupes (« Comment constituer les groupes, si on ne les a pas déjà étudiés ?³³ », résume Maurice Halbwachs). Pour eux, ce paradoxe est inhérent au travail statistique et l'on ne pourrait y échapper d'aucune manière.

La catégorie construite de façon arbitraire n'est que l'une des « abstractions statistiques » sur lesquelles Simiand et Halbwachs attirent l'attention. D'autres résident dans des raisonnements présidant à des opérations statistiques telles que le calcul de « taux de mortalité rectifié » auquel s'attache Halbwachs³⁴. Des démographes observent que la comparaison des taux de mortalité (c'est-à-dire le nombre de décès exprimé en proportion de la population) dans deux pays ne répond pas à la question de savoir dans quel pays les hommes vivent le plus longtemps. En effet, le taux de mortalité a toutes les chances d'être plus élevé dans le pays qui comporte le plus de personnes âgées. La répartition de la population par âge dans chacun des deux pays représente donc un « élément perturbateur ». Un moyen de le neutraliser consiste à calculer des taux de mortalité « rectifiés », c'est-à-dire les taux que l'on observerait si les deux pays avaient la même pyramide des âges. Mais un raisonnement de ce type est sans fin puisque les « éléments perturbateurs » susceptibles de fausser la comparaison sont très nombreux. Si Halbwachs souligne l'ingéniosité du raisonnement, il en souligne aussi le caractère paradoxal : il conduit à neutraliser ce qui fait la différence entre les deux pays et qu'une approche comparative se donne précisément pour objet de saisir. Il conduit à « poser des problèmes bien paradoxaux » qui n'ont de nécessité que dans les raisonnements des démographes et que Halbwachs illustre par une boutade de Simiand : « Combien de temps vivraient les Allemands si, restant Allemands, ils vivaient dans les mêmes conditions que les Français ? [...] comment vivrait un chameau, si, restant chameau, il était transporté dans les régions polaires, et comment vivrait un renne si, restant un renne, il était transporté dans le Sahara ? » Ce type de raisonnement *ceteris paribus* est un exemple de la situation évoquée par Simiand où le statisticien mime l'expérimentation « réelle » des sciences de la nature, mais sans disposer des garde-fous du physicien ou du biologiste. Les mêmes arguments rendent Halbwachs sceptique sur la démarche consistant à isoler, dans l'analyse d'un fait social, l'effet propre. Pour Simiand et Halbwachs, la statistique comporte le risque de faire surgir, par la seule logique de ses instruments, des problèmes qui sociologiquement ne se posent pas.

Les grandes critiques de Simiand et Halbwachs ramènent presque toutes au principe selon lequel « les mathématiques [doivent] se régler sur les progrès des sciences positives », alors que « trop souvent, c'est l'inverse qui se produit »³⁵. À leurs yeux, la statistique doit être conçue comme un « instrument », une technique au service d'une « science positive » qui doit imposer les problèmes propres qui sont les siens, et non se laisser imposer sa démarche par des facteurs extérieurs, en l'occurrence la logique des instruments statistiques. Elle doit réaffirmer la spécificité de son objet, veiller à ce que la statistique se plie aux « articulations naturelles des sociétés³⁶ ». Comme Comte en un sens, les durkheimiens affirment l'autonomie de la sociologie par rapport aux mathématiques et aux statistiques. Comme Comte, ils invoquent la complexité particulière de l'objet de la sociologie – c'est elle qui, pour Halbwachs, rend illusoire l'espoir de trouver des « explications [...] du type

³² *Ibid.*, p. 34.

³³ Maurice Halbwachs « La statistique en sociologie », art. cité, p. 332

³⁴ Pour ce qui suit, voir *Ibid.*, p. 336-338

³⁵ Maurice Halbwachs, *Les causes du suicide* [1930], Paris, Presses universitaires de France, « Le lien social », 2002, p. 347

³⁶ Maurice Halbwachs, « La statistique en sociologie », art. cité, p. 346.

mathématique³⁷ ». Comme Comte toujours, ils constatent que nombre de travaux statistiques débouchent sur des résultats sociologiquement pauvres. Mais il ne s'agit pas, pour eux, de défauts intrinsèques des outils mathématiques : leur réflexion, au contraire, distingue sans cesse l'outil que constituent les statistiques et les usages qui en sont faits puis, au sein de ces usages, les usages rigoureux des usages ne respectant pas les « conditions de preuve les plus élémentaires de l'expérimentation générale »³⁸.

Simiand et Halbwachs ont proposé une argumentation originale mais, celle d'Halbwachs semble être tombée dans l'oubli après sa mort³⁹. La même conclusion vaudrait à peu de choses près pour Simiand : *Statistique et expérience* semble, d'après le catalogue de la Bibliothèque nationale de France, n'avoir jamais été réédité depuis sa parution et, de façon générale, la postérité de Simiand s'est davantage jouée en histoire économique qu'en sociologie ou en économie. L'effacement de ces deux savants s'inscrit dans un déclin plus général de la sociologie durkheimienne au lendemain de la deuxième guerre mondiale en France. D'autres facteurs ont joué. Olivier Martin décèle une ambivalence, voire une contradiction, chez Halbwachs qui se serait montré, dans des déclarations de principe, très attiré par les statistiques mais souvent, dans les faits, très critique à l'égard des approches quantitatives. Il considère que cette ambivalence pourrait expliquer, non seulement la faible postérité d'Halbwachs, mais, déjà, de son vivant, sa position assez marginale dans le milieu des statisticiens qu'il fréquentait⁴⁰. Ce milieu était dominé par des savants de formation scientifique et le fait qu'Halbwachs fût – comme Simiand et Durkheim lui-même – de formation philosophique affaiblissait sa position déjà potentiellement hétérodoxe. Remi Lenoir ne parle pas d'« ambivalence » au sujet d'Halbwachs, mais il évoque la défense d'une « forme de réalisme de la raison » qui, à l'inverse du « nominalisme », du « fétichisme » et/ou du « positivisme », regarde « la réalité [comme] un objet à construire et non [comme] une substance qui est à elle-même sa propre explication⁴¹ ». Si Remi Lenoir semble estimer, lui aussi, que Halbwachs était condamné à une marginalité dans le monde des statisticiens, c'est en insistant sur le fait que le milieu des statisticiens était dominé par des ingénieurs dotés d'une formation mathématique, mais surtout caractérisés par une proximité au pouvoir économique et au pouvoir d'État. Dans cette optique, Halbwachs était dominé, mais dans la mesure où il incarnait une forme d'intellectuel « pur », structurellement dominé dans cette région du « champ du pouvoir »⁴².

Entre sociologie statistique et sociologie de la statistique

Les différences entre ces textes écrits par Remi Lenoir et Olivier Martin dans les années 1990 pourraient tenir au fait qu'écrivant sur Halbwachs, leurs auteurs parlent aussi, de façon plus ou moins consciente et délibérée, de Pierre Bourdieu, figure majeure dans la sociologie française de l'époque qui, depuis les années 1960, défendait en sociologie une position sur les statistiques qui, par certains aspects, ressuscitait celle des durkheimiens. Bourdieu avait d'ailleurs contribué à faire sortir leurs textes de l'oubli⁴³. *Le Métier de*

³⁷ *Ibid.*, p. 348.

³⁸ François Simiand, *Statistique et expérience*, Paris, M. Rivière, 1922, p. 21-22.

³⁹ Voir Olivier Martin, « Raison statistique et raison sociologique chez Maurice Halbwachs », art. cité et Remi Lenoir, « Halbwachs : démographie ou morphologie sociale ? », *Revue européenne des sciences sociales*, XLII-129, 2004, p. 199-218.

⁴⁰ Olivier Martin, « Raison statistique... », art. cité, p. 95-98.

⁴¹ Remi Lenoir, « Halbwachs sociologue ou démographe ? », art. cité, p. 57.

⁴² Sur cette notion, voir *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, 1989.

⁴³ Sur ce point, on pourra lire notamment Julien Duval, Sophie Noël, « Édition, éditeurs. Les stratégies de publication de Pierre Bourdieu et du CSE (1958-1975) », in Julien Duval, Johan Heilbron, Pernelle Issenhuth (dir.), *Pierre Bourdieu et l'art de l'invention scientifique. Enquêter au Centre de sociologie européenne (1959-1969)*, Paris, Classiques Garnier, « Classiques Jaunes », 2023, en particulier p. 390 et suiv.

sociologue, paru en 1968, reproduit un extrait de *Statistique et expérience* et, en 1972, Bourdieu publie dans une collection qu'il dirige une sélection de textes d'Halbwachs incluant notamment le texte « La statistique en sociologie ». Il est de plus très tentant de rapprocher certaines remarques des durkheimiens et certaines remarques de Bourdieu sur les statistiques. On relève par exemple des échos entre le « cercle vicieux » des premiers et le « cercle herméneutique » dont parle le second⁴⁴, entre les interrogations d'Halbwachs sur l'opération consistant à isoler l'effet propre d'une variable et l'insistance de Bourdieu sur la « causalité structurale »⁴⁵, entre les remarques d'Halbwachs sur les catégories d'âge construites sur des critères arithmétique et celles de Bourdieu sur le même thème⁴⁶, entre les mises en garde de Simiand contre le risque dans le travail statistique d'engendrer « une entité librement créée par l'esprit du savant, à la manière des entités de la scolastique médiévale⁴⁷ » et certains développements de Bourdieu sur le « biais scolastique », entre ce qui peut apparaître comme une « ambivalence » par rapport à la statistique chez les durkheimiens et des formules de Bourdieu comme celle qui dit que la statistique est « un outil d'objectivation qui enferme toujours le risque de l'objectivisme »⁴⁸.

S'il existe une parenté entre les sociologues durkheimiens et Bourdieu, c'est que les rapports de forces entre les disciplines n'ont pas fondamentalement changé dans leurs grands traits. Bourdieu, par exemple, doit faire face à une « économie mathématique »⁴⁹ qui reste très puissante et très prestigieuse, et l'est peut-être encore plus que du temps de Simiand en raison des développements de « l'économétrie » entre-temps⁵⁰. Mais, comme dans le cas du rapprochement entre les durkheimiens et Comte, il faut tenir compte de certaines transformations du contexte.

En particulier, Bourdieu prend position dans un espace où une « sociologie statistique », quasiment inexistante dans l'entre-deux-guerres, s'est beaucoup développée. Cette évolution doit beaucoup à l'entreprise de Paul Lazarsfeld. Ce sociologue né en Autriche est, comme, avant lui, Condorcet et Quetelet, un transfuge des sciences de la nature. Après son départ aux États-Unis en 1933, il se fait le défenseur de plus en plus intransigeant d'une sociologie empirique qui répond à de petites questions (dans les faits souvent liées à des demandes économiques) par le recours quasi-exclusif à l'analyse statistique d'enquêtes par questionnaires. La mathématisation par laquelle est passée la physique, sa discipline de formation, lui paraît la seule manière pour la sociologie de gagner en légitimité scientifique. Lazarsfeld conçoit sa démarche dans une opposition à la « philosophie sociale » d'origine européenne. Son entreprise discrédite de fait les méthodes dites « qualitatives » (entretiens, observation, analyse de documents historiques, ...), reléguées dans une phase exploratoire de la recherche dont le cœur est l'enquête statistique. À ses yeux, les techniques statistiques sont les seules à permettre de formuler des conclusions valables au-delà de la sous-population sur laquelle les chercheurs travaillent. Elles sont aussi les seules à pouvoir expliquer et prédire, là où les autres ne peuvent que décrire ou illustrer. Dans les années 1950 et 1960, Lazarsfeld s'emploie à codifier sa « pensée mathématique », définissant des procédures, susceptibles

⁴⁴ P. Bourdieu, avec L. J. D. Wacquant, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, coll. « Libre examen », 1992, p. 83.

⁴⁵ Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, « Le sens commun », 1979, notamment pp. 114-119.

⁴⁶ P. Bourdieu, « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1984. Ed. 1992 pp.143-154.

⁴⁷ François Simiand, *Statistique et expérience*, op. cit., p. 29.

⁴⁸ P. Bourdieu et M. de Saint-Martin, « Le patronat », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 20-21, mars 1978, p. 5.

⁴⁹ Voir P. Bourdieu, *Anthropologie économique. Cours au Collège de France (1992-1993)*, Paris, Le Seuil/Raisons d'agir, 2017.

⁵⁰ Alain Desrosières évoque, dans le texte reproduit ici, la démarche économétrique.

d'être mises en œuvre sur des objets de recherche très variés, et orientées vers la mise à jour de « relations entre des variables » (il contribue à l'importation en sociologie de ce mot venu de la physique). Il veille aussi à la diffusion internationale de sa pensée, bénéficiant du soutien des grandes fondations américaines qui, dans le contexte de la guerre froide, cherchent à diffuser une science sociale empirique pour contrecarrer l'influence du marxisme⁵¹. Il réalise lui-même des missions dans des pays européens. En France, il est professeur invité en 1961-1962 à la Sorbonne et des sociologues occupant des positions importantes dans la discipline se font les relais de sa sociologie statistique⁵².

Aux États-Unis, Lazarsfeld qui est professeur à Columbia est, avec Merton et Parsons, l'un des sociologues dominants de l'après-guerre. Les sociologues qui pratiquent sa sociologie « dure » sont quasiment les seuls à obtenir des postes dans les années 1950, dans le souvenir d'Erving Goffman qui dit avoir obtenu à Berkeley en 1958 « le seul poste disponible sur le marché de l'époque en sociologie douce. [...] J'étais donc central en sociologie douce et très périphérique vis-à-vis des forces dominantes de la sociologie »⁵³. Si une sociologie de terrain (*fieldwork sociology*) concurrence la sociologie quantitative, elle est donc très dominée. Elle développe ou du moins renferme une critique de la sociologie de Lazarsfeld. Dans le courant de « l'interactionnisme », si Blumer et Hughes n'attaquent pas ouvertement Lazarsfeld⁵⁴, ils prônent des pratiques de recherche qui, reposant surtout sur l'observation prolongée de ce que les enquêtés font, diffèrent profondément de la technique de l'enquête par questionnaire, laquelle ne recueille que des déclarations sur la base, en outre, d'une interaction rapide avec l'enquêté. L'ethnométhodologie produit, elle, des critiques explicites de la sociologie statistique. Cicourel publie en 1964 une critique argumentée de la mathématisation, à son sens prématurée, à laquelle procède Lazarsfeld⁵⁵. À l'enquête statistique qui crée des variables découpées en catégories dotées de propriétés logiques spécifiques (chaque individu se rattache à une et une seule catégorie, etc.), les ethnométhodologues opposent les modes de catégorisation ordinaires qui constituent, à leurs yeux, l'objet central de la sociologie. Dans cette perspective, les enquêtes statistiques sont au mieux de possibles objets d'enquêtes qui informent sur les modes de catégorisation des statisticiens. Leur réflexion rencontre, par exemple en raison de l'attention portée aux opérations de catégorisation, celle de Simiand et Halbwachs, mais ces derniers n'allèrent pas jusqu'à transformer les enquêtes statistiques en objets d'enquêtes.

Bourdieu a de l'intérêt pour ces courants « hétérodoxes » et il contribue à faire connaître en France certains de leurs représentants. Mais il ne réagit pas comme eux au développement de la « sociologie statistique » et juge funeste l'importation en France de la division américaine entre « quantitativistes » et « qualitativistes ». Il n'a jamais rejeté la statistique. Il en loue la capacité à produire des totalisations irremplaçables et il la mobilise régulièrement dans ses recherches pour mettre à distance des vérités officielles et/ou indigènes. Dans ses premières recherches en Algérie, il s'appuie par exemple sur des comptages pour montrer que le mariage avec la cousine parallèle est une pratique minoritaire⁵⁶. Dans ses recherches sur les inégalités scolaires dans les années 1960, les tableaux sur l'origine sociale des étudiants sont activement mobilisés contre une perception commune qui tend à privilégier le cas spectaculaire – mais statistiquement rare – des

⁵¹ Sur ce point, et plus généralement, pour l'ensemble de ce paragraphe, voir l'article cité plus loin de Michael Pollack.

⁵² Giuliana Gemelli, « Paul Lazarsfeld et la France au milieu des années 1960 », in Jacques Lautman et Bernard-Pierre Lécuyer (dir.), *Paul Lazarsfeld (1901-1976)*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 465-501.

⁵³ Yves Winkin, « Entretien avec Erving Goffman », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 54, 1984, p. 83-84.

⁵⁴ Jean-Michel Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago. 1892-1963*, Paris, Le Seuil, 2001, pp. 243-245.

⁵⁵ Aaron V. Cicourel, *Method and Measurement in Sociology*, New York, Free Press, 1964.

⁵⁶ Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, pp. 71-128.

« miraculés⁵⁷ ». Plus tard, il trouve dans l'analyse des correspondances un outil précieux pour construire les champs et les espaces sociaux, ces « réalité[s] invisible[s], que l'on ne peut ni montrer ni toucher du doigt »⁵⁸.

Bourdieu salue les avancées dans la méthodologie de l'enquête par questionnaire qu'a accomplies Lazarsfeld, mais il se tient à distance des sociologues français qui introduisent en France sa sociologie⁵⁹. Il refuse à la fois d'entériner la supériorité des techniques statistiques sur les méthodes ethnographiques et de délaisser la théorie et l'héritage européen, comme le préconise Lazarsfeld. Il cherche au contraire à cumuler les apports de la tradition européenne et ceux de la sociologie empirique d'origine principalement étatsunienne, et cela dès ses premiers travaux où il affronte de grandes questions (par exemple, l'interrogation weberienne sur le passage d'une économie précapitaliste à une économie capitaliste) au moyen de la double pratique de l'enquête ethnographique et de l'enquête par questionnaire⁶⁰. En Algérie, il collabore avec des statisticiens du grand organisme français de statistique publique, l'INSEE. Il pense d'emblée que les deux grandes techniques d'enquête, loin de s'opposer, sont complémentaires l'une de l'autre : les grandes relations que la sociologie, seule, peut établir ne peuvent être véritablement comprises et expliquées que par l'enquête ethnographique. Il développe cette idée dans un court texte où il met en garde contre le rapport irrationnel – qui prend la forme de la fascination ou, au contraire, du rejet de principe – que les sociologues tendent à entretenir avec la statistique⁶¹. Sur ses terrains en France, il essaie, chaque fois qu'il le peut, de mettre en œuvre différentes méthodes. Il poursuit, le long des années 1960, sa collaboration avec les statisticiens rencontrés en Algérie même si elle ne va pas dans les faits sans tensions, comme l'atteste certaines de ses correspondances au sujet de ses recherches en Algérie : « Il faut donc que la sociologie ait une certaine autonomie et qu'elle ne soit pas contrainte de se plier, dans tous les cas, au moule statistique. La collaboration, je le répète ne sera féconde qu'à la condition que la sociologie et la statistique (en l'occurrence essentiellement la sociologie) gardent leur spécificité, c'est-à-dire leur objet et leurs méthodes propres »⁶².

La recherche sur les musées européens qu'il mène avec l'un de ces statisticiens entre 1963 et 1965 et qui est restituée dans le livre *L'Amour de l'art*⁶³ est assez exemplaire d'un point de vue méthodologique⁶⁴. Empiriquement, elle repose sur une enquête par questionnaires qui fonde le propos central (la relation statistique entre la fréquentation du musée et le niveau d'instruction) mais qui s'accompagne d'une enquête par observation et d'entretiens avec les visiteurs de musées. Un modèle mathématique cherchant à prédire la fréquentation des musées est élaboré avec l'idée de concurrencer Lazarsfeld sur son propre terrain. *Le Métier de sociologue* publié en 1968 crédite Lazarsfeld d'une « contribution originale [...] à la rationalisation de la pratique sociologique » et reproduit un texte de

⁵⁷ Voir en particulier Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, 1964 et *Les Étudiants et leurs études*, Paris-La Haye, Mouton, 1964.

⁵⁸ Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 25.

⁵⁹ Voir notamment Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, p. 94-98.

⁶⁰ Pierre Bourdieu, Claude Seibel, Jean-Claude Rivet, *Travail et travailleurs en Algérie*, Paris, Mouton, 1963.

⁶¹ Pierre Bourdieu et al., « Statistiques et sociologie », in *Travail et travailleurs en Algérie*, op. cit., pp. 9-13.

⁶² Lettre à Abdelmalek Sayad citée par Amín Pérez, *Combattre en sociologues. Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad dans une guerre de libération (Algérie, 1958-1964)*, Marseille, Agone, « L'ordre des choses », 2022, p. 219-220..

⁶³ Pierre Bourdieu, Alain Darbel, Dominique Schnapper, *L'Amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public*, Paris, Minuit, « Le sens commun », 2^e édition augmentée 1969

⁶⁴ Pour de plus amples développements, voir « L'entremêlement de la sociologie et des mathématiques. La recherche sur les musées », in J. Duval, J. Heilbron, P. Issenhuth (dir.), *Pierre Bourdieu et l'art de l'invention scientifique. Enquêter au Centre de sociologie européenne (1959-1969)*, op. cit., p. 325-361.

Lazarsfeld. Mais le livre, écrit « au sommet de l'invasion 'lazarsfeldienne' en France »⁶⁵, est fortement dirigé contre le « positivisme ». Le mot, sous la plume de Bourdieu, s'entend en un sens péjoratif pour désigner l'idéal lazarsfeldien d'une « science sous théorie » produisant de « purs constats statistiques » et cherchant dans la sophistication des outils la réponse à des problèmes que la statistique seule ne peut résoudre. À la *méthodologie* que développe Lazarsfeld, *Le Métier de sociologue* oppose une réflexion *épistémologique* qui conçoit l'activité scientifique comme un travail de construction. Le livre se termine par un appel, encore un peu vague (il prendra une forme précise dans des travaux ultérieurs de Bourdieu), à une sociologie de la sociologie – qui se doit, notamment, de prendre pour objets les pratiques des savants.

Sans cesser de pratiquer la statistique, Bourdieu et des chercheurs autour de lui développent ainsi, entre autres choses, une sociologie et une histoire sociale de la statistique (et de la statistique en sociologie) qui n'avaient guère de précédents (elles avaient tout au plus connu des débuts dans la tradition ethnométhodologique). En 1979, le texte de Michael Pollack sur Lazarsfeld et sa multinationale scientifique s'inscrit dans cette direction⁶⁶. On peut s'arrêter sur deux autres chercheurs français qui, dans le sillage de Bourdieu, ont notablement contribué à cette sociologie des statistiques. Le premier, Alain Desrosières (1940-2013), n'est pas un universitaire, mais un statisticien de l'INSEE exceptionnellement marqué par la sociologie (étudiant, il a suivi un enseignement de Pierre Bourdieu). Il consacre une partie de sa carrière à réfléchir et à travailler sociologiquement autour des statistiques. Son grand ouvrage constitue une tentative d'histoire sociale des statistiques⁶⁷. Le second, Dominique Merllié est un philosophe de formation converti à la sociologie et qui rejoint, jeune, le centre de recherche de Bourdieu. Il propose notamment une sorte d'actualisation des réflexions des sociologues durkheimiens dans un texte à dimension pédagogique⁶⁸ et il réalise une longue recherche d'histoire sociale sur les enquêtes statistiques sur la mobilité sociale, cette spécialité sociologique constituant depuis les années 1950 l'un des domaines de la sociologie les plus quantifiés et les plus internationalisés⁶⁹.

L'intérêt pour les nomenclatures statistiques est l'une des directions qu'emprunte la réflexion de ces deux chercheurs. Plusieurs travaux, influencés à des titres divers par Bourdieu, mettent en pratique dans les années 1970 et 1980 l'observation de Bourdieu selon laquelle il en va des nomenclatures utilisées pour coder des variables statistiques comme d'une paire de lunettes : nous voyons à travers elles mais nous oublions de les regarder, alors même qu'elles ne sont pas neutres et influent sur le regard que nous portons sur le monde. Luc Boltanski consacre ainsi en 1970 un article aux taxinomies populaires et savantes en matière de consommations alimentaires⁷⁰. Dans les mêmes temps, des statisticiens de l'INSEE s'intéressent à la genèse des nomenclatures mises au point et utilisées par l'Institut⁷¹.

⁶⁵ Pierre Bourdieu, « “Je suis un peu comme un vieux médecin qui connaît toutes les maladies de l'entendement sociologique.” Entretien avec Pierre Bourdieu recueilli par Beate Kraus (décembre 1988) », in P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, *Le Métier de sociologue*, Paris-La Haye, Mouton, 2005, p. v

⁶⁶ Traduction: Michael Pollak, “Paul F. Lazarsfeld: fundador de uma multinacional científica”, *Política & Sociedade. Revista de sociologia política*, n°38, Janeiro-Abril 2018, pp. 94-134.

⁶⁷ Alain Desrosières, *La Politique des grands nombres : Histoire de la raison statistique* [1993], Paris, La Découverte, 2^e éd. : 2000, 2e éd.

⁶⁸ Dominique Merllié, « La construction statistique », in Champagne P. et al., *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod, 1989, pp. 101-162. Un autre membre du centre de recherches de Bourdieu qui a publié des textes à dimension pédagogique sur les statistiques en sociologie est Jean-Claude Combessie (*La Méthode en sociologie*, Paris, La Découverte, « Repères », 4^e édition : 2003).

⁶⁹ Dominique Merllié, *Les Enquêtes de mobilité sociale*, Paris, PUF, « Le sociologue », 1994.

⁷⁰ Luc Boltanski, « Taxinomies populaires, taxinomies savantes : les objets de consommation et leur classement », *Revue française de sociologie*, 1970, vol. 11, n°1, pp. 34-44.

⁷¹ Bernard Guibert, Jean Laganier, Michel Volle, « Essai sur les nomenclatures industrielles », *Économie et Statistique*, n°20, 1971, pp. 23-36.

Desrosières, en particulier, travaille sur la genèse de la nomenclature des catégories socio-professionnelles (ou « PCS »)⁷² systématiquement utilisée en France pour repérer la position sociale des individus. Élaborée en 1954 par des statisticiens, et périodiquement mise à jour depuis, par des groupes de statisticiens qui discutent aussi avec des sociologues et des représentants des groupes professionnels, cette nomenclature distingue des catégories sur la base de différents critères (le statut de l'emploi – salarié, indépendant, ... ; le secteur d'exercice – fonction publique ou secteur privé ; le niveau hiérarchique, etc.). Là où sociologues et statisticiens l'utilisent généralement sans se poser de question à son sujet, Desrosières montre que sa genèse a engagé une quantité de choix qui ont parfois répondu à des considérations très contingentes.

Dans un très long article⁷³ que Bourdieu publie en ouverture d'un numéro de sa revue *Actes de la recherche en sciences sociales* en 1983, Dominique Merllié évoque ces recherches sur la production ou l'élaboration des nomenclatures mais il cherche à aller plus loin en s'intéressant, au-delà de la genèse de la nomenclature des catégories socio-professionnelle, à sa mise en œuvre. Faisant une analogie avec les biens culturels qui peuvent être reçus (ou « décodés ») par le public selon des logiques différentes de celles qui ont présidé à sa conception (ou à son « encodage »)⁷⁴, il observe que ceux qui mettent en œuvre la nomenclature ne le font pas nécessairement selon les mêmes principes que ceux qui ont conçu la nomenclature. L'exemple qu'il retient est la manière dont la profession des parents est renseignée dans les statistiques sur l'origine sociale des étudiants. Il montre que les tableaux statistiques qui, à l'échelle de l'ensemble des universités françaises, répartissent les étudiants en fonction de leur origine sociale et qui sont habituellement commentés comme si leur fabrication ne posait pas de problème, résultent de l'agrégation d'opérations effectuées, dans chaque université, dans des conditions différentes et, à l'intérieur même d'une université donnée, d'une manière jamais totalement uniforme. Son enquête sur le codage de la profession des étudiants fait apparaître un grand nombre de facteurs susceptibles d'affecter, dans des sens différents, les tableaux obtenus à l'échelle nationale : l'équipement informatique, la manière dont la question de la profession des parents est posée dans chaque université (profession indiquée en toutes lettres ou précodée, collecte ou non d'informations complémentaires), le déroulement exact de la procédure d'inscription, les propriétés des personnes en contact avec les étudiants et qui sont plus ou moins spécialisées pour traiter les renseignements, les interactions entre ces personnes et les étudiants, etc.

Cette « enquête sur une enquête » peut évoquer la démarche des ethnométhodologues. Comme ces derniers, Merllié dégage et discute de présupposés engagés par les statisticiens qui s'avèrent très discutables. Mais ce n'est là qu'une partie de son propos, lequel n'est pas seulement critique. Merllié cherche aussi à explorer la représentation que les enquêtés se font du monde social et à contribuer à améliorer la lecture et les usages de tableaux statistiques très couramment commentés en France. Sa démarche qui le conduit à utiliser, de manière ingénieuse, un matériel « qualitatif » (observations dans les services d'inscription dans les universités, entretiens avec des personnes prenant part au codage de la profession des parents des étudiants, ...) pour éclairer un matériel quantitatif (les tableaux sur l'origine sociale des étudiants), se situe au-delà de la confrontation rituelle des méthodes quantitatives et qualitatives. La critique du matériel statistique est conçue comme une étape nécessaire pour

⁷² Alain Desrosières, Laurent Thévenot, *Les catégories socio-professionnelles*, Paris, La Découverte, « Repères », 1988.

⁷³ Dominique Merllié, « Une nomenclature et sa mise en œuvre. Les statistiques sur l'origine sociale des étudiants », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1983, n° 50, p. 3-47.

⁷⁴ On emploie les mots de Stuart Hall (« Encoding and Decoding in the Television Discourse », Birmingham, University of Birmingham, 1973, 20 p.) mais il s'agit d'une idée qui était aussi beaucoup développée dans les travaux de sociologie de la culture de Bourdieu et de son groupe dans les années 1960.

l'analyser de façon rigoureuse. Dans cette perspective, la sociologie de la statistique apparaît comme une condition à une utilisation maximale de la statistique en sociologie.

L'idée que la sociologie doit affirmer sa logique propre est défendue par Alain Desrosières⁷⁵. Desrosières considère que la sociologie, en matière de statistiques, doit se doter d'une épistémologie spécifique et résister à la tentation d'emprunter son épistémologie aux sciences de la nature ou de la vie. La sociologie, à ses yeux, peine à se libérer du réalisme, direct ou indirect, des sciences plus anciennes, qui est souvent érigé en norme. Elle tend à prêter à ses objets une existence du type de celle de l'étoile polaire qui existe indépendamment de la mesure dont elle fait l'objet. Ce faisant, elle opère une confusion du même type que celle que Halbwachs reprochait à Quetelet au sujet de la moyenne. Desrosières développe ces idées en 2001, alors qu'il s'est intellectuellement un peu éloigné de Bourdieu depuis les années 1980. Il avait alors suivi Luc Boltanski qui, après avoir travaillé vingt ans aux côtés de Bourdieu, avait fondé son propre centre de recherche en se rapprochant notamment d'économistes qui, contre l'économie néo-classique, insistent notamment sur l'importance dans la vie économique de « conventions »⁷⁶. C'est cette dernière notion qu'utilise Desrosières : une spécificité des objets qui se prêtent à la saisie statistique en sociologie est d'être le produit de « conventions », c'est-à-dire d'accords assez larges au sein d'une société humaine. Ces accords sont inscrits, dans un certain nombre de cas, dans la loi ou dans le droit mais ils ne cessent jamais de comporter une part d'arbitraire au sens où ils pourraient être autres qu'ils ne sont. Le « chômage », le « crime » ou le « suicide », contrairement à l'étoile polaire, n'existent pas en dehors de telles représentations collectives⁷⁷.

Bourdieu n'utilisait pas la notion de « convention » mais des idées proches se trouvent dans ses articles et livres, en particulier dans sa réflexion autour des croyances sociales et du pouvoir symbolique. Bourdieu analyse souvent, notamment à partir des années 1980, le monde social comme étant le lieu d'une lutte symbolique où les groupes sociaux s'affrontent pour imposer les croyances et les visions du monde qui servent leurs intérêts, mais avec un pouvoir – et un succès – très inégal. L'État, auquel Bourdieu s'intéresse beaucoup dans les années 1980 et 1990, a, notamment au travers de l'instrument du droit, un pouvoir très spécial pour transformer des croyances à l'origine particulières et subjectives en « fictions juridiques » qui, partagées potentiellement par tous, cessent du même coup d'être des fictions et commencent à exister dans l'objectivité⁷⁸. Ces considérations ont un impact concret en matière de travail statistique : les informations les plus faciles à recueillir, celles qui posent le moins de problèmes aux statisticiens et qui paraissent les plus fiables, renvoient très souvent à des propriétés reconnues, définies, consacrées par l'État. S'il est, par exemple, assez simple en France de connaître le nombre de médecins car l'exercice de la profession suppose une autorisation délivrée par une instance (l'Ordre des médecins) que l'État a chargé de cette tâche, il est beaucoup plus difficile de connaître la population des journalistes (et de bien d'autres groupes professionnels), la possibilité de se prévaloir de ce titre ne faisant, en France du moins, l'objet d'aucune opération comparable.

Le travail statistique par ailleurs contribue à faire exister ces catégories. Le comptage par des statisticiens, du nombre de chômeurs ou des enfants battus contribue, par exemple, à faire exister dans les croyances collectives la question du « chômage » ou des « enfants

⁷⁵ Voir Alain Desrosières, « Entre réalisme métrologique et conventions d'équivalence : les ambiguïtés de la sociologie quantitative », *Genèses*, 2001, n° 43, pp. 112-127.

⁷⁶ Voir « L'économie des conventions », *Revue économique*, vol. 40, n°2, 1989 ; Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

⁷⁷ Alain Desrosières, « Entre réalisme métrologique... », art. cité, p. 117.

⁷⁸ Sur tous ces points, voir P. Bourdieu, *Sur l'État. Cours au Collège de France (1989-1992)*, Paris, Le Seuil/Raisons d'agir, 2012, ainsi que *Sociologie générale. Vol 1 et vol. 2* (Paris, Le Seuil/Raisons d'agir, 2016 et 2017) et *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Le Seuil, « Points », 2001.

battus⁷⁹ ». La statistique, en effet, n'est pas seulement un outil à la disposition des savants et des chercheurs. Dans nos sociétés contemporaines, elle « est inscrite dans le monde social »⁸⁰, comme le note Bourdieu. Par conséquent, sa réflexion sur les statistiques est très diffuse. Elle se trouve dans des textes mobilisant des outils statistiques ou développant explicitement une réflexion à caractère épistémologique ou méthodologique, est très diffuse, mais aussi dans bien d'autres endroits : le cours sur l'État déjà mentionné au cours duquel il formule de façon plus ou moins incidente des remarques sur les statistiques, ses textes sur « l'opinion publique » et la technique statistique des sondages qui a pris une importance particulière dans le débat politique⁸¹, ses analyses sur le passage d'un mode de reproduction familial à un mode de reproduction scolaire qui assure une « reproduction statistique » des groupes dominants⁸², ... Bourdieu n'a jamais rassemblé l'ensemble de ses réflexions touchant, à un titre ou un autre, aux statistiques, mais il est certain que tout en prolongeant, sur des points importants, la réflexion des durkheimiens sur les statistiques, il développe aussi des perspectives nouvelles absentes des travaux de Halbwachs ou de Simiand, par exemple la sociologie de la statistique, des enquêtes statistiques, des usages de la statistique dans le monde social⁸³.

Une dernière question qui peut être abordée est l'usage par Bourdieu de l'analyse des correspondances. C'est dans les années 1970 que Bourdieu et des chercheurs travaillant autour de lui se mettent à recourir à cette technique mise au point par des mathématiciens, Jean-Paul Benzecri et son « école française d'analyse des données », qui occupent dans le monde de la statistique une position, sous certains rapports du moins, homologue à celle qui est la leur dans le monde sociologique : tandis que Bourdieu avait développé, depuis ses travaux sur l'Algérie, une pratique statistique qui se démarquait des usages dominants marqués par l'entreprise (états-unienne) de Lazarsfeld, Jean-Paul Benzecri a également développé « l'analyse des données » contre l'hégémonie d'origine largement étatsunienne d'une statistique pratiquée dans un cadre déductif et usant de modèles probabilistes⁸⁴. L'intérêt de Bourdieu pour l'analyse des correspondances engage aussi l'affinité entre une technique statistique et un type d'analyse sociologique, l'analyse en termes de champ. Il est un exemple d'utilisation de la statistique au service d'un raisonnement sociologique, un raisonnement « structural » ou « relationnel ». Pour reprendre les expressions des durkheimiens, il s'agit d'un cas où c'est la statistique qui se règle sur « la science positive ». Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, essayant d'explicitement la manière dont il faut s'y prendre concrètement pour construire un champ à l'aide de l'analyse des correspondances, Bourdieu retrouve des thèmes qui évoquent ceux des durkheimiens : le « constructivisme réaliste » qu'il

⁷⁹ Alain Desrosières, « Entre réalisme métrologique... », art. cité, p. 119.

⁸⁰ P. Bourdieu, *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, « Le Sens commun », p. 451.

⁸¹ Voir P. Bourdieu, « L'opinion publique n'existe pas » [1973], in *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, pp. 222-235. Pour des développements à ces articles, voir Patrick Champagne, *Faire l'Opinion. Le nouveau jeu politique*, Paris, Minuit, 1990.

⁸² Voir P. Bourdieu, *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, « Le Sens commun », p. 409.

⁸³ L'espace manque pour le faire ici, mais il serait intéressant de s'intéresser parallèlement à la manière dont ces mêmes questions ont pu commencer à faire l'objet, dans d'autres traditions théoriques, dans le monde anglo-saxon en particulier, de travaux ou de réflexions au même moment.

⁸⁴ Pour des développements sur les points abordés dans ce paragraphe, voir notamment Frédéric Lebaron, Brigitte Le Roux, « Géométrie du champ », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2013, n° 200, pp. 106-109 ; Julien Duval, « L'analyse des correspondances et la construction des champs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2013, n° 200, pp. 110-123 ; Julien Duval, « L'analyse des correspondances multiples », <https://www.politika.io/fr/article/analyse-correspondances-multiples>

évoque, par exemple, rappelle l'injonction des durkheimiens à respecter, dans le travail statistique, « les articulations de la réalité »⁸⁵.

Alain Desrosières utilise les exemples de l'analyse des correspondances et de la technique concurrente (au moins sous certains rapports) de la régression pour illustrer le débat épistémologique qui a été évoqué plus haut et qui est au centre de son propos⁸⁶. Tout en se gardant de durcir l'opposition, il place la régression du côté d'une sociologie des variables, d'hypothèses probabilistes et d'un raisonnement expérimental importé des sciences de la nature qui conduit à neutraliser les « effets de structure ». L'analyse des correspondances, dans la plupart de ses usages, permet de se dispenser d'hypothèses probabilistes, elle participe d'une démarche plus inductive et permet de raisonner sur des « groupes » et d'analyser des structures. L'analyse des correspondances, surtout si elle s'articule à la théorie des champs, a plus de chances de satisfaire ceux qui pensent que la sociologie, recourant aux statistiques, doit faire primer sa propre « raison », sa propre logique.

Certains de ses défenseurs en France ont pu utiliser, pour la mettre en valeur, la mise en garde de Simiand et Halbwachs contre les « problèmes bien paradoxaux » auxquels expose le raisonnement *ceteris paribus* qui sous-tend la régression et aspire à mesurer l'effet propre de variables. Une question que soulève Desrosières est celle de la portée et de l'efficacité d'une argumentation de ce type qu'il qualifie de « cognitive ». Travaillant à l'INSEE, un organisme de la statistique publique à mi-chemin entre l'univers scientifique et le monde bureaucratique, Desrosières était bien placé pour savoir que ces arguments, peut-être efficaces dans un champ scientifique pur, ne sont pas déterminants dans des lieux plus hybrides. À l'INSEE et dans des lieux comparables, la régression bénéficie du prestige qui entoure ce qui est importé du monde anglophone. Mais elle y a aussi l'avantage d'être adaptée à la demande politique d'une expertise, permettant de prévoir, par exemple, l'effet qu'aura telle ou telle mesure envisagée par le gouvernement. Desrosières rappelle ainsi que les débats de méthodes n'ont jamais lieu dans un espace scientifique « pur ». Bourdieu le disait déjà d'une autre façon dans son premier texte sur la statistique⁸⁷ où il attirait l'attention les discours méthodologiques des chercheurs courraient le risque de n'être que la rationalisation des compétences et incompétences qu'ils devaient à la formation qu'ils avaient reçue.

* *
*

Nous avons essayé ici de développer l'hypothèse qu'il existe une tradition particulière dans la réflexion sur les statistiques en sociologie, orientée vers la définition d'une pratique spécifiquement sociologique de la statistique, qui prenne en compte la spécificité des objets sociologiques. Elle réunit la sociologie durkheimienne et l'ensemble des travaux réalisés par et autour de Pierre Bourdieu. On a suggéré qu'elle trouvait peut-être, sinon un moment fondateur, un antécédent dans le rejet par Comte de toute forme de « mathématique sociale » ou de « physique sociale ». Cette tradition n'est pas de celles qui défendent l'idée que les sciences sociales seraient d'un tout autre type que les sciences de la nature, mais elle considère que les procédures de ces dernières ne peuvent être importées telles quelles dans l'étude des faits sociaux, comme le préconisent d'autres chercheurs qui s'avèrent souvent des transfuges des sciences de la nature.

Cette tradition a peut-être des équivalents dans d'autres pays que la France. Sous les formes qu'elle a prises en France et qui ont été évoquées ici, il est possible qu'elle ait à voir avec certaines spécificités françaises, comme la part qu'ont prise à la construction de la discipline des chercheurs venus de la philosophie tout en étant tournés vers la science, ou

⁸⁵ Voir notamment P. Bourdieu, *Sociologie générale. Volume 2*, Paris, Le Seuil/Raisons d'agir, 2017, p. 25 et suiv.

⁸⁶ Voir Alain Desrosières, « Entre réalisme métrologique... », art. cité, p. 117.

⁸⁷ « Statistiques et sociologie », art. cit.

encore les relations, quelquefois assez étroites, qu'ont nouées des segments de la sociologie universitaire et de la statistique publique. Mais, même dans le cas où elle serait une spécificité française, cette tradition a au moins un enjeu qui dépasse les questions de frontières nationales : comme cela a été indiqué ici à plusieurs reprises, elle semble partie intégrante d'efforts pour faire émerger et progresser une sociologie maîtresse des méthodes qu'elle utilise. C'est sans doute là l'une des différences qu'elle présente avec d'autres traditions, plus connues, de réflexion sur les statistiques en sociologie.